

Le Retour d'Alphonse Dupront en Roumanie 1959

STEFAN LEMNY



ALPHONSE DUPRONT
(1905-1990)

Stefan Lemny

Chargé de collections d'histoire de l'Europe centrale et orientale à la Bibliothèque nationale de France. Auteur, entre autres, du vol. **Dimitrie Cantemir. Un prince roumain à l'aube des Lumières européennes** (2019).

L'ACTIVITÉ D'ALPHONSE Dupront, en Roumanie en tant que directeur de l'Institut français entre 1932 et 1940/41, représente la première étape dans son parcours professionnel. Tout en poursuivant ses recherches dans le temps que lui laissent ses multiples sollicitations, il apporte alors une contribution directe à l'histoire en plein développement de l'amitié franco-roumaine. Son adhésion rapide à l'appel du Général Charles de Gaulle le 18 juin 1940 aura comme conséquence sa révocation par le régime de Vichy, en octobre 1940, suivie de son retour en France, en mars 1941.¹ Devenu maître de conférences à l'Université de Montpellier, il pourra dorénavant consacrer le maximum de son temps à son travail d'historien qui connaît un premier succès retentissant, en 1956, à l'occasion

Au moment où l'historien français rentrait en Roumanie, de nombreux historiens de renom étaient détenus dans les prisons du régime communiste. Parmi eux, un jeune historien, promis à une brillante carrière : ALEXANDRU ZUB, à qui je dédie ces lignes.

de la soutenance de sa thèse de doctorat d'État sur *Le Mythe de croisade*. Très vite, il sera élu professeur à la Sorbonne et il s'imposera au fil du temps comme l'un des historiens proches des *Annales*.

En relation amicale avec Fernand Braudel, il illustre, comme lui, une vision de la longue durée novatrice, notamment à travers la perception millénaire du mythe de croisade. Ce dernier thème lui a permis de pousser l'investigation jusqu'aux tréfonds de l'histoire, et d'explorer les forces irrationnelles des mouvements collectifs, donnant ainsi à la psychanalyse la place qu'elle méritait dans la compréhension du passé.² Rien n'est plus révélateur de l'originalité d'Alphonse Dupront que l'importance qu'il accorde aux langages, celui des mots comme celui des images, ainsi qu'à l'anthropologie religieuse. Il appelait les sciences sociales à coopérer dans une recherche unitaire capable d'éclairer « le besoin profond du collectif »³ et ses liens complexes avec la quête humaine de sens face au Mystère de la vie.

Mais que lui est-il resté de son ancienne passion roumaine ?

Peu après son retour en France, son attachement à la Roumanie a continué à se manifester à travers le soutien considérable qu'il a apporté à certains intellectuels en exil comme E. M. Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade.⁴ Avec le basculement du pays dans la sphère de domination soviétique et l'installation du rideau de fer en Europe suivie du ralentissement des liens entre la France et la Roumanie, l'idée d'un retour dans le pays est devenue pour lui temporairement inacceptable, à la différence de certains intellectuels français, favorables idéologiquement au nouveau régime. Ce qui explique ses « refus successifs d'invitation officielle » que les autorités roumaines ont essayé de lui faire parvenir.

Pourtant, peu après son arrivée à la Sorbonne, il assiste à un changement important dans le dialogue franco-roumain : la reprise des liens culturels entre les deux pays. Un premier pas est fait en juillet 1959, avec la signature du protocole de coopération qui prévoit la création d'un lectorat français et l'instauration du système d'échanges de professeurs et de boursiers.⁵ Dans ce contexte, a lieu à Bucarest, entre le 14 et le 27 septembre 1959, le Colloque international de civilisations, littératures et langues romanes, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et par l'Académie de la République Populaire Roumaine. L'égide de l'Unesco offre ainsi à Alphonse Dupront l'occasion d'un retour, non pas en tant qu'« invité officiel », qualité qu'il avait refusée auparavant, mais en réponse à la demande que lui fit l'organisation intergouvernementale de présenter le rapport intitulé « Civilisation romane et formation de l'esprit moderne », qu'il exposa lors de la première séance du Colloque, le 14 septembre 1959.⁶

Comment vivra-t-il les retrouvailles avec le pays qu'il a tant aimé, dix-huit ans après l'avoir quitté, une période pendant laquelle les bouleversements vécus ont radicalement changé son visage ?

UNE PARTIE de réponse se trouve dans les actes de ce colloque qui contiennent, outre les rapports des participants, les discussions qui les ont suivis. Or, celles-ci laissent entendre l'émotion ressentie par certains intellectuels roumains lors de leurs retrouvailles avec le professeur à la Sorbonne, qu'ils ont connu pendant leur jeunesse, lorsqu'il était directeur de l'Institut français.

Il a gagné parmi nous, affirme Tudor Vianu, de vives sympathies qui sont allées à ses talents d'organisateur, à ses mérites de professeur et d'homme de science – sympathies que je suis heureux de pouvoir exprimer aujourd'hui à nouveau, avec l'émotion de nous retrouver après tant d'années.⁷

Andrei Oțetea témoigne aussi de son estime « pour son érudition et pour l'originalité de sa pensée », en dépit de leurs divergences :

La communication de M. Dupront – tient-il à préciser –, par la différence même, par l'originalité même de ses idées, par le fait que ses idées choquent un peu les nôtres et se différencient des nôtres, nous impose une réflexion, une recherche, et nous sommes très contents et très reconnaissants à M. Dupront de nous avoir présenté d'une façon si franche et si savante sa conception de l'histoire, pour nous faire comprendre nos différences et nous inciter à nous rapprocher.⁸

Et de recommander à son ami français de prendre en compte ce que le matérialisme historique peut apporter à une meilleure interprétation de la vie spirituelle et intellectuelle d'une société.⁹ Face à cette suggestion, Dupront a tenté néanmoins de montrer à ses collègues roumains, prisonniers de l'idéologie marxiste, l'importance d'une autre voie pour la manière de penser l'histoire :

Au professeur Oțetea, je répondrai, dans cet échange compréhensif qu'il souhaite, et fidèle à tout un passé qui nous lie, par une simple formule d'artisan : je pose des questions, je fais fonctionner une problématique, je n'explique pas. Mon attitude est d'analyser.¹⁰

Parmi d'autres participants au colloque, l'ancien directeur de l'Institut français retrouve Georges Oprescu dont le rapport lui inspire quelques remarques animées par un esprit ouvert d'échange d'idées.¹¹

Les actes du colloque constituaient la seule source concernant le premier retour d'Alphonse Dupront en Roumanie après 18 ans d'absence. Mais un document inédit de ses archives personnelles vient éclairer d'une manière substantielle ce moment : une ébauche de ses impressions notées en vue d'une conférence, ou,

plus exactement, comme il le précise, d'un « témoignage », devant un cercle restreint.¹² Heureusement, grâce à ses agendas, il a été possible d'identifier même le lieu et la date de l'événement : le monastère de moines bénédictins de Chevetogne, en Belgique, le 11 octobre 1959. Un endroit fortement symbolique pour la pratique à l'intérieur de ses murs de la liturgie de rite romain et byzantin, au nom de l'idéal œcuménique de cette communauté religieuse, idéal particulièrement sensible au professeur de la Sorbonne.

Le texte se présente sous la forme d'un enchaînement d'idées, parfois énoncées d'une manière très lapidaire : si elles étaient compréhensibles pour lui, devant lui servir de repères pour l'exposé oral, elles le sont moins pour le lecteur d'aujourd'hui qui ne peut pas deviner toujours le sens de ses allusions. Le document est néanmoins d'un intérêt exceptionnel sous plusieurs angles d'analyse : pour la biographie de l'historien, notamment à travers ses liens avec la Roumanie, mais aussi pour comprendre l'image que pouvait se faire un visiteur étranger de la société roumaine à un moment bien précis de l'époque communiste, en 1959. Et pas n'importe quel visiteur, s'agissant d'un historien qui avait bien connu le pays avant et qui était curieux de découvrir ses métamorphoses après la Seconde Guerre mondiale.

Déroulé au siège de l'Académie, le colloque, qui est la raison de son voyage, est le premier sujet de ses impressions. Il rapporte également les aveux émouvants de ses hôtes roumains qui lui ont exprimé leur bonheur d'avoir pu entendre à cette occasion « des savants étrangers parler librement ».

En effet, il s'impose de placer cette manifestation scientifique dans les réalités de l'époque afin de comprendre l'ouverture qu'elle représentait pour le paysage intellectuel du système totalitaire communiste. Dupront précise d'ailleurs combien « le colloque était un acte de courage ». La liberté qu'il a observée dans le déroulement de ses travaux est à ses yeux la chose la plus surprenante, bien qu'il soit conscient qu'il s'agisse d'une « liberté contrôlée ». Il ne lui a pas échappé qu'« il y a toujours un "œil" quelque part ; et chacun le sait ». D'où la ligne de conduite qu'il s'est imposée, comme l'ont fait ses autres collègues : « Nous avons tenu à être présents et discrets », dans le souci bien évidemment d'éviter de possibles situations conflictuelles, alimentées par les tensions de la guerre froide.

Mais restant discret, il scrute le spectacle qui s'est offert à ses yeux dans le cadre du colloque, avec une curiosité particulière pour les délégations des pays de l'Amérique latine ou des républiques populaires. Au centre de son attention se trouvent les participants roumains. Il remarque la prestance de « la vieille garde, très bien, égale à elle-même, hormis quelques avilissements lamentables, très rares », et il s'étonne de constater que la nouvelle génération « parle un français très courant », peut-être dans un « réflexe de défense » contre la langue imposée, le russe.

L'intérêt principal de ces notes consiste dans les détails relevés sur certains aspects de la société en dehors des murs de l'Académie où s'est déroulé le colloque. Sa discussion avec un « vieux camarade romain » est particulièrement bouleversante sur les réalités d'un régime qui cherche à donner, à travers cette manifestation internationale, une belle image de ses réalisations intellectuelles, tandis qu'il exerce la terreur sur ses intellectuels. Dupront ne précise pas le nom du camarade en question, tout comme il le fait dans le cas des autres interlocuteurs roumains, pour ne pas compromettre leur situation – nous pouvons dire aujourd'hui qu'il s'agit de l'historien Dionisie M. Pippidi, qu'il avait rencontré à Rome à l'époque où les deux jeunes gens y faisaient leurs études. Il raconte en détail ses mésaventures, en citant même des passages de ses propos, comme s'il les avait enregistrés.¹³ Du même interlocuteur, il apprend également le sort de Constantin Noica, emprisonné alors du fait d'un article publié par E. M. Cioran, « Lettre à un ami lointain » – une information qui n'est pas signalée dans ses notes, mais qu'il transmettra de vive voix une année plus tard à Mircea Eliade.¹⁴

Avec une curiosité inépuisable, le professeur français cherche cependant à découvrir les aspects les plus divers de la société : la vie des gens au quotidien – comment ils se logent, se nourrissent ou s'habillent ; leurs lieux de sociabilité dans la rue, dans les parcs, au café et au restaurant, ou encore dans les *grădine de vară* (c'est lui qui utilise le terme roumain) qu'il a bien connus autrefois ; les réalités du paysage urbain ; la place de la religion et surtout les nouvelles attitudes mentales forgées sous l'emprise du communisme, etc.

Dans l'ensemble, il distingue une « atmosphère à la Kafka », dès son arrivée à l'aéroport, quand il s'est retrouvé « mis en cage de verre pendant près de deux heures », afin d'expliquer à un agent scrupuleux la nature de son voyage. La connaissance directe des réalités ne fait qu'accentuer l'impression d'un « monde de fantômes ». La rue bucarestoise lui semble peu peuplée par des « gens pressés, ou fatigués, avec une pointe d'aigreur dans les relations humaines ». Un monde où la police est « une puissance toute-puissante » et où tout est décidé « en haut », selon un syllogisme implacable : « Qui décide ? Le Ministre, un peu. Le Parti. Qui est le Parti ? Le Comité Central. »

Dans un effort d'objectivité, Dupront ne partage pas pour autant la vision totalement négative sur les pays de l'Est à l'époque communiste, cultivée en Occident dans le contexte de la guerre froide. Aussi curieux que cela puisse paraître, celui qui a connu la capitale roumaine pendant l'entre-deux-guerres n'hésite pas à signaler certains aspects positifs : la propreté de la rue « débarrassée de la pouillerie orientale » ; ou même, ce qui est surprenant par rapport aux clichés véhiculés à l'Ouest, « plus de dévotion qu'autrefois », les églises « très fréquentées, et de jeunes », et « les vieilles églises bien entretenues ». Il est particulièrement impressionné par le prix bas du livre et par la « frénésie de traductions »,

sans avoir vu – on peut le supposer – de plus près les titres de cette production éditoriale, certes pas chère, mais qui aurait pu le décevoir par son contenu entièrement idéologique !

Si certaines de ces images sont discutables ou erronées, le fait n'est pas seulement le résultat de ses propres constats. À l'exemple de Dionisie M. Pippidi, qui l'a informé de la réalité la plus sombre de la société, il n'est pas exclu que d'autres de ses anciens collègues, devenus potentats intellectuels du nouveau régime lui aient présenté une vision plus positive. Mais, tout en alliant ces points de vue, parfois contradictoires, Dupront souhaite aller plus loin : aboutir à une analyse en profondeur de l'expérience communiste dans un pays qui lui est particulièrement cher. L'intérêt de cette analyse est considérable, non pas seulement pour le moment où elle est réalisée – en 1959 – mais également pour la conception qui l'anime. Comme dans ses nombreux travaux, il tente ici d'inscrire le présent observé de ses yeux dans la longue durée et de découvrir les mentalités les plus profondes d'une société transformée en laboratoire de l'histoire.

La principale conclusion de ses observations est que « le régime durera » par tous les moyens : par la terreur, par ses ambitions gigantesques de rebâtir un autre monde, à l'image de ses constructions et de ses projets urbanistiques gigantesques, mais également en inoculant « une espérance grise, triste, mais d'acier. Très étrangement – constate Dupront –, il [le régime] redonne à ce peuple nonchalant de soi, *le sentiment de la lutte pour son destin* » (souligné par nous – S. L.).

Dans cette lutte, il s'étonne de constater l'importance qui revient plus particulièrement à « la découverte de la Chine par les Roumains », illustrée par les échanges constants de techniciens entre les deux pays à ce moment-là. S'agit-t-il, se demande-t-il, d'un « réflexe de défense possible contre le Slave proche, habilement exploité par les Chinois » ? Quoi qu'il en soit, il remarque qu'ainsi le vieux rêve de Leibniz d'établir un pont entre l'Occident et la Chine « se fait étrangement manifeste dans les républiques populaires », à travers le cas roumain. Si cet aspect retient son attention, c'est parce qu'il craint le risque de voir le pays à long terme s'éloigner de l'Europe pour trouver ailleurs une voie de sauvetage face à la domination soviétique : certes, admet-il, le rapprochement avec la Chine est « incapable encore de désoccidentaliser la Roumanie, mais [c'est] un fait d'extrême importance ». Le rapprochement roumano-chinois est même plus préoccupant à ses yeux que les conséquences de l'utopie communiste régnante. Et cela parce qu'il doute « qu'en Roumanie, pays jadis assez peu religieux, le marxisme puisse atteindre à une religion nouvelle ». Au niveau des changements mentaux, il y voit « simplement une mécanique mentale et les disciplines conséquentes ». Il ne sous-estime pas pour autant les menaces du communisme, non pas tellement du point de vue de son idéologie, mais pour l'existence humaine tout simplement.

Ce qui se passe là-bas, écrit-il à propos de la Roumanie, est bien autre chose qu'une révolution ; c'est un autre monde, où se fait, par rapport à notre civilisation moderne où nous nous complaisons superstitieusement, paresseusement, une terrible purgation de l'humain. Et cela est à nos portes, avec une immense profondeur continentale.

LA REDÉCOUVERTE de la Roumanie en 1959 est pour Dupront riche d'enseignements. Elle lui redonne confiance dans son combat pour sauvegarder la civilisation et l'unité européennes dans lesquelles il souhaite ardemment que ce pays garde toute sa place. D'où l'importance qu'il attache à quelques actions : « par tous les moyens, coordonner les efforts [...] pour créer les contacts », entre les deux extrémités du continent, même « des contacts religieux, non seulement techniques » ; « manifester la présence », entendre celle des Occidentaux dans les pays de l'Est, notamment en Roumanie ; faire perdurer et encourager les signes d'ouverture qu'il avait saisis sur place. La raison de tout ce vaste programme est concentrée en une phrase : « Je crois beaucoup à la création du silence – qui est l'œuvre de l'Esprit », référence à l'importance que Dupront a toujours attachée aux forces spirituelles et psychiques au long des siècles. Mais il ne pense pas, de ce point de vue, seulement au rôle que devait jouer la Roumanie. Les dernières lignes de son texte sont un vibrant plaidoyer pour les responsabilités du monde occidental face, d'une manière générale, aux pays de l'Est :

faire un Occident qui ait conscience d'être un. Non pas contre l'Orient, mais pour que l'Orient soit davantage lui-même, sans devenir comme la menace est sur nous, un dévoreur de l'Occident. Dans la métaphysique de l'histoire, est-ce sur nous l'économie du plan divin ? Nous sommes au temps où les deux moitiés du monde doivent se poser dans leur totalité ontologique par la synthèse d'unité. Où s'impose, comme une eschatè du règne, l'unité dans la diversité nécessaire.

C'est au nom de ce message que sa décision est prise. On a vu ses précédents « refus successifs » de revenir en Roumanie. Or, les notes préparées pour son « témoignage » attestent une nouvelle attitude pour l'avenir : « Je reviendrai là-bas : pour les vivants, pour le pont. » Il cherche en conséquence à ne pas ignorer la petite porte entrouverte dans le climat tendu de la guerre froide par la politique étrangère d'une Roumanie qui commence à se distinguer de ses alliés de l'Est. En décembre 1963, la mission diplomatique française de Bucarest et son institution homologue en France sont élevées au rang d'ambassades. En janvier 1965, le ministre des Affaires étrangères, Corneliu Mănescu, signe à Paris un accord culturel franco-roumain, et en 1968, a lieu la visite historique du Géné-

ral de Gaulle en Roumanie, suivie de celle de Ceaușescu en France, en 1970, l'année où la Bibliothèque française qui a fonctionné à Bucarest dans l'entre-deux-guerres rouvre ses portes.¹⁵ C'est dans ce nouveau contexte qu'Alphonse Dupront multiplie ses liens avec les amis de Roumanie à travers la correspondance et encourage les initiatives de coopération. Il s'excuse auprès de l'écrivain Demostene Botez qui lui propose de participer à un numéro dédié par la revue *Viața Românească* au poète national Mihai Eminescu, parce qu'il n'en est pas spécialiste. En revanche, il l'encourage, en 1963, à lui demander « tout ce [qu'il pourra] faire pour [P] aider autrement dans les domaines qui sont de [sa] compétence ».¹⁶

En effet, dans le dialogue qui se noue entre les historiens roumains et français, son rôle apparaît essentiel. En 1965, il apporte son aide à Andrei Oșetea, en visite à Paris, qui cherche désespérément à établir des contacts dans le monde universitaire français.¹⁷ De ces liens naît un important regain d'intérêt de Dupront pour la Roumanie, qui sera mis bientôt à l'épreuve au cours d'une manifestation scientifique particulière : le premier colloque franco-roumain d'histoire, tenu à Bucarest entre le 6 et le 11 octobre 1969, occasion qui lui permet d'entreprendre un nouveau voyage en Roumanie et de contribuer à resserrer les liens d'amitié avec les Roumains.¹⁸



Notes

1. Pour l'activité d'Alphonse Dupront en Roumanie entre 1932 et 1940, cf. André Godin, « La Correspondance d'Alphonse Dupront et de Jean Marx (9 avril 1932 – 9 mars 1940) », *Mélanges de l'École française de Rome, Italie et Méditerranée*, tome 107, n° 1, 1995, p. 207-411; idem, *Une Passion roumaine : Histoire de l'Institut français de hautes études en Roumanie (1924-1948)*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, et, récemment, Stefan Lemny, « “Où va la Roumanie ?” Les chroniques d'Alphonse Dupront dans *L'Europe nouvelle* des années 1930 », *Transylvanian Review*, vol. XXIX, n° 4, 2020, p. 149-159.
2. Alphonse Dupront, « L'Histoire après Freud », *Revue de l'Enseignement supérieur*, n° 44-45 (« L'Histoire aujourd'hui »), 1969, p. 27-63.
3. Mona Ozouf, « Préface », in Alphonse Dupront, *L'Image de religion dans l'Occident chrétien. D'une iconologie historique*, Paris, Gallimard, 2015, p. 23.
4. Cf. nos articles parus dans *Dilema veche* : « O șansă a vieții lui Cioran : istoricul Alphonse Dupront », n° 811, 5-11 septembre 2019, p. 14 ; « Eugène Ionesco și Alphonse Dupront : dialog epistolar », n° 812, 12-18 septembre 2019 ; « “Afacerea Eliade” și Alphonse Dupront », n° 813, 19-25 septembre 2019.

5. Georgiana Medrea, « Les relations culturelles franco-roumaines à l'époque communiste – sous le signe d'une permanente négociation », *Anuarul Institutului de Cercetări Socio-umane « C. S. Nicolăescu-Plopșor »*, XVI, 2015, p. 49-57.
6. *Actes du Colloque international de civilisations, littératures et langues romanes*, s.l. [Bucarest], Commission nationale roumaine pour l'Unesco, s.a., p. 18-32.
7. « Discussions », dans *Actes du Colloque international de civilisations, littératures et langues romanes, op. cit.*, p. 32.
8. *Ibid.*, p. 34.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, p. 35.
11. *Ibid.*, p. 76-77.
12. Cf. le texte manuscrit inédit, sans titre, 6 feuilles recto-verso, dans les archives privées d'Alphonse Dupront en cours de dépôt aux Archives de l'École normale supérieure, Paris. Communiqué aimablement par Madame Monique Dupront, l'épouse de l'historien, qui nous a également aidé à déchiffrer plusieurs passages.
13. *Ibid.*
14. Mention faite seulement dans le journal manuscrit de Mircea Eliade, d'après la lecture de Mac Linscott Ricketts, inexistante dans la version éditée – information aimablement communiquée par un chercheur roumain qui ne souhaite pas être mentionné.
15. Cf. Dan Constantin Măță, *Relații franco-române în perioada 1964-1968. Dialog în anii destinderii*, Iași, Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », 2012.
16. Lettre d'Alphonse Dupront à Demostene Botez, 16 novembre 1963, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Manuscrits, Cote S39/MCXLIV.
17. Marian-Ionuț Hariuc, *Andrei Oțetea, profil intelectual și activitate istoriografică*, thèse de doctorat, sous la direction de Gheorghe Iacob, Université « Al. I. Cuza », Iași, 2018, consultée en manuscrit grâce à l'amabilité de son auteur.
18. Cf. Stefan Lemny et Marian I. Hariuc, « Dialogue historiographique et rapprochement diplomatique : le colloque franco-roumain d'histoire de Bucarest, 6-11 octobre 1969 », *Revue historique*, n° 3 (699), 2021, p. 697-716.

Abstract

The Return of Alphonse Dupront to Romania: 1959

Drawing on the Papers of the International Colloquium of Romance Civilizations, Literatures and Languages (Bucharest, 14–27 Sept. 1959)—held under the aegis of the Romanian National Commission for UNESCO and of the Academy of the Popular Republic of Romania—as well as on an unpublished document from the private archive of Alphonse Dupront, the present article describes the visit to communist Romania made by the Sorbonne historian, the former director of the French Institute in Bucharest (1932–1940/1941).

Keywords

Alphonse Dupront, French Institute, D. M. Pippidi, Andrei Oțetea